

coordonnées et régulées par des ententes stipulant une symétrie de pouvoir entre toutes ses factions – sont celles qui régissent le terrorisme mais aussi le capitalisme global. Cette différence de structuration occasionnerait dès lors non pas un « choc de civilisations, de cultures ou de doctrines » (p. 31) mais plutôt un « choc de mode d'opérationnalisation de grandes organisations » (*ibid.*), choc qui s'inscrirait également au sein de la crise actuelle de la circulation asymétrique d'images, d'idéologies, de produits, de personnes, de monnaie, etc. Appadurai invalide le modèle conçu par Samuel Huntington où celui-ci profile une guerre envers l'Occident en utilisant un modèle vertébré pour expliquer une structure cellulaire (Huntington 1993, *in* Appadurai 2006 : 116). La globalisation aurait fait éclater cette catégorisation et grâce aux nouveaux médias, toute minorité peut dorénavant développer une structure cellulaire, globalisée, transnationale, armée, et devenir potentiellement dangereuse.

Appadurai nous offre ici un ouvrage engageant et stimulant, particulièrement quant à sa démonstration de l'importance des nombres et des méthodes de calcul comme outil de contrôle dans la construction sociale universelle. Si sa démonstration sur la géographie de la violence apparaît moins aboutie, c'est peut-être parce qu'il s'est concentré, pour répondre aux critiques de son ouvrage précédent, sur les aspects macro de la globalisation (structures, idéologies, médias, etc.) qui laissent en marge les individus qui la vivent au quotidien. Appadurai reconnaît dans la préface de *Fear of Small Numbers...* que ce livre est une transition. Nous pourrions peut-être avancer qu'il est un détour *obligé*, pour mieux pouvoir parler d'espoir. Dans ses mots, « [i]t is a transition because [...] until we understand how globalization can produce new forms of hatred, ethnocide, and ideocide, we will not know where to seek the resources for hope about globalization and the globalization of hope » (p. xi). Il n'est donc pas surprenant que le prochain ouvrage d'Appadurai s'intitule pour l'instant *The Capacity to Aspire* et vise à montrer en action cette « globalisation de l'espoir » en profilant les actions d'activistes de Mumbai qui incarnent, comme plusieurs autres ailleurs dans le monde, ce que l'auteur nomme la « globalisation communautaire » (*grass-roots globalization*). Un ouvrage très attendu, après le présent détour que représente *Fear of Small Numbers*.

## Référence

HUNTINGTON S., 1993, « The Clash of Civilizations », *Foreign Affairs*, 72, 3 : 22-50.

Karoline Truchon  
Département d'anthropologie  
Université Laval, Québec, Canada

---

Kathleen STEWART, *Ordinary Affects*. Durham et Londres, Duke University Press, 2007, 133 p., bibliogr.

Peut-on imaginer une situation sociale sans tonalité affective? Toute activité sociale est en effet animée par une énergie émotionnelle que les descriptions habituelles des sciences sociales ne retranscrivent qu'imparfaitement ou platement, plus soucieuses d'objectivité que d'objectivation. Dans l'approche du concret, la régularité prime sur l'intensité ; le modèle mécaniste ou organiciste du social prime sur le modèle énergétique du social. Ainsi, comment tenir compte et rendre compte de l'intensité du social sans verser dans le subjectivisme, la psychologie ou la focalisation sur les seuls phénomènes d'effervescence collective de l'ordre de l'évènement?

Dans son ouvrage *Ordinary Affects*, l'anthropologue Kathleen Stewart vise à saisir l'intensité du social à partir de ces manifestations ordinaires, « cible mouvante » (p. 93). Malheureusement, elle réduit cette question théorique à une simple question d'écriture, voire d'esthétique. Voulant échapper à toute forme de totalisation et, notamment, aux explications qui invoquent de larges processus sociaux tels que la globalisation ou le capitalisme, il en ressort un texte chaotique et discontinu à l'image du chaos et de la discontinuité du quotidien, au ras du sol... Le texte est écrit à la troisième personne du singulier (p. 5) afin de distinguer l'auteure de ses résonances subjectives, qu'elle tente de saisir au plus près des choses. Pour mettre en œuvre son exercice poétique, Kathleen Stewart s'inspire de Deleuze et Guattari tout en restant dans l'incantation de termes fétiches ou fétichisés : immanence, circuit, singularité, surface, intensité, vibration, rythme, évènement, mouvement, émergence, etc.

Ainsi, semblable à un carnet d'esquisses s'attachant à saisir le détail qui révèle une ambiance ou un « presque rien », cet ouvrage se compose d'une série de vignettes disjointes, autant dire des « éclats » ou des « fragments »... Une fois brièvement présenté, l'ouvrage laisse le lecteur voyager d'une description à l'autre (ou d'un titre à l'autre) sans que ne soient proposées de parties pour organiser thématiquement ou chronologiquement le texte. Il n'est pas non plus organisé alphabétiquement et aucun système de renvoi ne tente de le systématiser. Il y a occasionnellement un lien entre deux ou trois notices (par exemple, le pouvoir des émotions est brièvement abordé, p. 84, comme la potentialité des situations, sur le mode de l'allusion). Certes, il s'agit de transmettre une « expérience » ou l'« éprouvé » avec « une poétique et une politique du langage » (p. 4), mais avec quelle visée de connaissance? Si l'ordinaire est vague et banal, l'anthropologue qui en rend compte ne se condamne-t-il pas à demeurer également dans le vague et la banalité (par exemple, « la maison est là où se trouve le cœur », p. 127)? D'où le paradoxe du texte : approcher le concret avec un style verbeux, abscons et abstrait.

La (dé)composition enferme le lecteur dans une sorte de solipsisme postmoderne dont l'intérêt théorique est en effet bien difficile à saisir si ce n'est comme morceaux choisis de la valorisation d'un mode particulier de subjectivation entrelacé de références savantes. Cette scolastique nord-américaine bien-pensante qui ne ménage pas ses efforts pour captiver (et donc capturer) un public facile à travers un style d'écriture serait un objet anthropologique fantastique à objectiver. Il serait en effet temps de retracer la généalogie morale valorisant la subjectivité et le subjectivisme. Question sceptique : à qui profitent ces valeurs? Question analytique : que signifie le point de départ de cet ouvrage définissant les « affects ordinaires » comme des « capacités d'affectés et d'être affectés qui donnent au quotidien la qualité d'un mouvement continu de relations, scènes, contingences et émergences » (p. 1-2)?

L'auteure le reconnaît à demi mot, il ne s'agit pas d'un livre, mais d'une « expérience ». Faut-il en déduire qu'il ne faille plus écrire de livre? Que nous apprend-elle en passant du réalisme à une forme d'impressionisme anthropologique? Une nouvelle façon de voir les choses? Lorsque Jeanne Favret-Saada attirait l'attention des anthropologues sur la façon dont il convenait de se laisser affecter par les situations d'interlocutions et d'en décrire les modalités dans un registre narratif, la visée était bien d'accroître la connaissance de la sorcellerie dans le bocal. Rien de tel dans le projet de Kathleen Stewart, c'est bien là le problème... Si, comme Jacques Rancière le démontre bien, la poésie en tant que poésie est politique, l'anthropologie qui ne fait plus d'anthropologie verse dans une pseudo-poétique de l'ordinaire qui n'est autre que pathétique. Il faut choisir : faire de la poésie ou faire de l'anthropologie.

## Références

- FAVRET-SAADA J., 1977, *Les Mots, la mort, les sorts : la sorcellerie dans le bocage*. Paris, Gallimard.
- RANCIÈRE J., 1996, *Mallarmé, la politique de la sirène*. Paris, Hachette.
- DELEUZE G. et F. GUATARI, 1972 – 1980, *Capitalisme et schizophrénie*, t. 1 et 2. Paris, Éditions de Minuit.

Samuel Lézé

Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux

CNRS-INSERM-EHESS

Université Paris 13, Paris, France

---

Jef HUYSMANS, *The Politics of Insecurity. Fear, Migration and Asylum in the EU*. Londres, Routledge, 2006, 191 p., notes, bibliogr., index.

Dans *The Politics of Insecurity...*, Huysmans offre une synthèse précieuse des réflexions théoriques en études critiques de la sécurité tout en dégagant de nouvelles perspectives pour analyser la sécurisation de l'immigration au sein de l'Union européenne (UE).

Un ouvrage portant sur la sécurité et rédigé par un spécialiste des relations internationales... Quel intérêt cela peut-il bien représenter pour l'anthropologie? Cela tient justement à la volonté de Huysmans de déplacer l'analyse de la sécurité, généralement cantonnée aux relations internationales, pour jeter les bases d'une sociologie politique de la sécurité. Pour ce faire, l'auteur puise abondamment dans l'œuvre de Michel Foucault dont les outils conceptuels lui permettent d'ouvrir la boîte noire de l'État et de plonger dans une analyse micropolitique des processus technocratiques d'(in)sécurisation. Voyons plus en détails les déplacements qu'il opère par rapport aux approches établies en études critiques de la sécurité.

Au début des années 1980, des chercheurs ont questionné la prééminence de l'État en tant qu'objet référent des études de la sécurité. À cette époque de bipolarité, cette sous discipline proposait des solutions pour endiguer toute menace pouvant mettre l'État en danger. Les chercheurs cultivaient l'a priori que la sécurité concernait uniquement la défense de l'État. Des auteurs critiques, dont Barry Buzan, ont alors questionné ce présupposé et ont opposé à la sécurité de l'État des préoccupations pour la sécurité humaine, sociétale, culturelle, etc. Dès lors, il était possible d'élever au même niveau la sécurité des réfugiés, par exemple, à celle de l'État. Dans son livre, Huysmans explique cette première démarche critique et propose d'aller plus loin. S'appuyant sur les travaux de Foucault, Huysmans suggère d'ébranler plus fortement les bases des études « non critiques » de la sécurité non pas en multipliant les objets méritant protection, mais en déconstruisant la catégorie analytique de l'État. Il s'agit, comme le suggère Foucault (2004), de rendre compte des techniques de gouvernement ainsi que du caractère diffus et technocratique de l'exercice du pouvoir. Bref, d'arrêter de considérer l'État comme une catégorie donnée et de faire éclater la boîte noire qu'il représente.

Véritable révolution dans le domaine des relations internationales, cette perspective théorique n'apporte cependant pas beaucoup d'eau au moulin des anthropologues qui ne situent généralement pas leurs analyses au niveau infra étatique. Les avancées théoriques